

Chapitre XV

L'espagnol de Jacques Paganel

Après l'immense danger auquel il venait d'échapper, Robert en courut un autre, non moins grand, celui d'être dévoré de caresses. Quoiqu'il fût bien faible encore, pas un de ces braves gens ne résista au désir de le presser sur son coeur. Il faut croire que ces bonnes étreintes ne sont pas fatales aux malades, car l'enfant n'en mourut pas. Au contraire.

Mais après le sauvé, on pensa au sauveur, et ce fut naturellement le major qui eut l'idée de regarder autour de lui. À cinquante pas du rio, un homme d'une stature très élevée se tenait immobile sur un des premiers échelons de la montagne. Un long fusil reposait à ses pieds. Cet homme, subitement apparu, avait les épaules larges, les cheveux longs et rattachés avec des cordons de cuir. Sa taille dépassait six pieds. Sa figure bronzée était rouge entre les yeux et la bouche, noire à la paupière inférieure, et blanche au front. Vêtu à la façon des patagons des frontières, l'indigène portait un splendide manteau décoré d'arabesques rouges, fait avec le dessous du cou et des jambes d'un guanake, cousu de tendons d'autruche, et dont la laine soyeuse était retournée à l'extérieur. Sous son manteau s'appliquait un vêtement de peau de renard serré à la taille, et qui par devant se terminait en pointe. À sa ceinture pendait un petit sac renfermant les couleurs qui lui servaient à peindre son visage. Ses bottes étaient formées d'un morceau de cuir de boeuf, et fixées à la

cheville par des courroies croisées régulièrement.

La figure de ce patagon était superbe et dénotait une réelle intelligence, malgré le bariolage qui la décorait. Il attendait dans une pose pleine de dignité. À le voir immobile et grave sur son piédestal de rochers, on l'eût pris pour la statue du sang-froid.

Le major, dès qu'il l'eut aperçu, le montra à Glenarvan, qui courut à lui. Le patagon fit deux pas en avant. Glenarvan prit sa main et la serra dans les siennes. Il y avait dans le regard du lord, dans l'épanouissement de sa figure, dans toute sa physionomie un tel sentiment de reconnaissance, une telle expression de gratitude, que l'indigène ne put s'y tromper. Il inclina doucement la tête, et prononça quelques paroles que ni le major ni son ami ne purent comprendre.

Alors, le patagon, après avoir regardé attentivement les étrangers, changea de langage; mais, quoi qu'il fit, ce nouvel idiome ne fut pas plus compris que le premier. Cependant, certaines expressions dont se servit l'indigène frappèrent Glenarvan. Elles lui parurent appartenir à la langue espagnole, dont il connaissait quelques mots usuels.

«Espanol?» dit-il.

Le patagon remua la tête de haut en bas, mouvement alternatif qui

a la même signification affirmative chez tous les peuples.

«Bon, fit le major, voilà l'affaire de notre ami Paganel. Il est heureux qu'il ait eu l'idée d'apprendre l'espagnol!»

On appela Paganel. Il accourut aussitôt, et salua le Patagon avec une grâce toute française, à laquelle celui-ci n'entendit probablement rien. Le savant géographe fut mis au courant de la situation.

«Parfait», dit-il.

Et, ouvrant largement la bouche afin de mieux articuler, il dit:

«Vos sois un homem de bem!»

L'indigène tendit l'oreille, et ne répondit rien.

«Il ne comprend pas, dit le géographe.

-- Peut-être n'accentuez-vous pas bien? Répliqua le major.

-- C'est juste. Diable d'accent!»

Et de nouveau Paganel recommença son compliment.

Il obtint le même succès.

«Changeons de phrase», dit-il, et, prononçant avec une lenteur magistrale, il fit entendre ces mots:

«Sem duvida, um patagão.»

L'autre resta muet comme devant.

«Dizeime!» ajouta Paganel.

Le patagon ne répondit pas davantage.

«Vos compriendeis?» cria Paganel si violemment qu'il faillit s'en rompre les cordes vocales.

Il était évident que l'indien ne comprenait pas, car il répondit, mais en espagnol:

«No comprendo.»

Ce fut au tour de Paganel d'être ébahi, et il fit vivement aller ses lunettes de son front à ses yeux, comme un homme agacé.

«Que je sois pendu, dit-il, si j'entends un mot de ce patois infernal! C'est de l'araucanien, bien sûr!

-- Mais non, répondit Glenarvan, cet homme a certainement répondu

en espagnol.»

Et se tournant vers le patagon:

«Espanol? répéta-t-il.

-- Si, si!» répondit l'indigène.

La surprise de Paganel devint de la stupéfaction.

Le major et Glenarvan se regardaient du coin de l'oeil.

«Ah çà! Mon savant ami, dit le major, pendant qu'un demi-sourire se dessinait sur ses lèvres, est-ce que vous auriez commis une de ces distractions dont vous me paraissez avoir le monopole?

-- Hein! fit le géographe en dressant l'oreille.

-- Oui! Il est évident que ce patagon parle l'espagnol...

-- Lui?

-- Lui! Est-ce que, par hasard, vous auriez appris une autre langue, en croyant étudier...»

Mac Nabbs n'acheva pas. Un «oh!» vigoureux du savant, accompagné de haussements d'épaules, le coupa net.

«Major, vous allez un peu loin, dit Paganel d'un ton assez sec.

-- Enfin, puisque vous ne comprenez pas! répondit Mac Nabbs.

-- Je ne comprends pas, parce que cet indigène parle mal! répliqua le géographe, qui commençait à s'impatienter.

-- C'est-à-dire qu'il parle mal parce que vous ne comprenez pas, riposta tranquillement le major.

-- Mac Nabbs, dit alors Glenarvan, c'est là une supposition inadmissible. Quelque distrait que soit notre ami Paganel, on ne peut supposer que ses distractions aient été jusqu'à apprendre une langue pour une autre!

-- Alors, mon cher Edward, ou plutôt vous, mon brave Paganel, expliquez-moi ce qui se passe ici.

-- Je n'explique pas, répondit Paganel, je constate. Voici le livre dans lequel je m'exerce journellement aux difficultés de la langue espagnole! Examinez-le, major, et vous verrez si je vous en impose!»

Ceci dit, Paganel fouilla dans ses nombreuses poches; après quelques minutes de recherches, il en tira un volume en fort mauvais état, et le présenta d'un air assuré.

Le major prit le livre et le regarda:

«Eh bien, quel est cet ouvrage? demanda-t-il.

-- Ce sont les Lusiades, répondit Paganel, une admirable épopée, qui...

-- Les Lusiades! s'écria Glenarvan.

-- Oui, mon ami, les Lusiades du grand Camoëns, ni plus ni moins!

-- Camoëns, répéta Glenarvan, mais, malheureux ami, Camoëns est un portugais! C'est le portugais que vous apprenez depuis six semaines!

-- Camoëns! Lusiades! portugais!...»

Paganel ne put pas en dire davantage. Ses yeux se troublèrent sous ses lunettes, tandis qu'un éclat de rire homérique éclatait à ses oreilles, car tous ses compagnons étaient là qui l'entouraient.

Le patagon ne sourcillait pas; il attendait patiemment l'explication d'un incident absolument incompréhensible pour lui.

«Ah! Insensé! Fou! dit enfin Paganel. Comment! Cela est ainsi? Ce

n'est point une invention faite à plaisir? J'ai fait cela, moi?
Mais c'est la confusion des langues, comme à Babel! Ah! Mes amis!
Mes amis! Partir pour les Indes et arriver au Chili! Apprendre
l'espagnol et parler le portugais, cela est trop fort, et si cela
continue, un jour il m'arrivera de me jeter par la fenêtre au lieu
de jeter mon cigare!»

À entendre Paganel prendre ainsi sa mésaventure, à voir sa comique
déconvenue, il était impossible de garder son sérieux. D'ailleurs,
il donnait l'exemple.

«Riez, mes amis! disait-il, riez de bon coeur! Vous ne rirez pas
tant de moi que j'en ris moi-même!»

Et il fit entendre le plus formidable éclat de rire qui soit
jamais sorti de la bouche d'un savant.

«Il n'en est pas moins vrai que nous sommes sans interprète, dit
le major.

-- Oh! Ne vous désolez pas, répondit Paganel; le portugais et
l'espagnol se ressemblent tellement que je m'y suis trompé; mais
aussi, cette ressemblance me servira à réparer promptement mon
erreur, et avant peu je veux remercier ce digne patagon dans la
langue qu'il parle si bien.»

Paganel avait raison, car bientôt il put échanger quelques mots

avec l'indigène; il apprit même que le patagon se nommait Thalcave, mot qui dans la langue araucanienne signifie «Le Tonnant».

Ce surnom lui venait sans doute de son adresse à manier des armes à feu.

Mais ce dont Glenarvan se félicita particulièrement, ce fut d'apprendre que le patagon était guide de son métier, et guide des pampas. Il y avait dans cette rencontre quelque chose de si providentiel, que le succès de l'entreprise prit déjà la forme d'un fait accompli, et personne ne mit plus en doute le salut du capitaine Grant. Cependant, les voyageurs et le patagon étaient retournés auprès de Robert.

Celui-ci tendit les bras vers l'indigène, qui, sans prononcer une parole, lui mit la main sur la tête.

Il examina l'enfant et palpa ses membres endoloris.

Puis, souriant, il alla cueillir sur les bords du rio quelques poignées de céleri sauvage dont il frotta le corps du malade. Sous ce massage fait avec une délicatesse infinie, l'enfant sentit ses forces renaître, et il fut évident que quelques heures de repos suffiraient à le remettre.

On décida donc que cette journée et la nuit suivante se

passeraient au campement. Deux graves questions, d'ailleurs, restaient à résoudre, touchant la nourriture et le transport. Vivres et mulets manquaient également. Heureusement, Thalcave était là. Ce guide, habitué à conduire les voyageurs le long des frontières patagones, et l'un des plus intelligents baqueanos du pays, se chargea de fournir à Glenarvan tout ce qui manquait à sa petite troupe. Il lui offrit de le conduire à une «tolderia» d'indiens, distante de quatre milles au plus, où se trouveraient les choses nécessaires à l'expédition. Cette proposition fut faite moitié par gestes, moitié en mots espagnols, que Paganel parvint à comprendre. Elle fut acceptée.

Aussitôt, Glenarvan et son savant ami, prenant congé de leurs compagnons, remontèrent le rio sous la conduite du patagon.

Ils marchèrent d'un bon pas pendant une heure et demie, et à grandes enjambées, pour suivre le géant Thalcave. Toute cette région andine était charmante et d'une opulente fertilité. Les gras pâturages se succédaient l'un à l'autre, et eussent nourri sans peine une armée de cent mille ruminants.

De larges étangs, liés entre eux par l'inextricable lacet des rios, procuraient à ces plaines une verdoyante humidité. Des cygnes à tête noire s'y ébattaient capricieusement et disputaient l'empire des eaux à de nombreuses autruches qui gambadaient à travers les ilanos. Le monde des oiseaux était fort brillant, fort bruyant aussi, mais d'une variété merveilleuse. Les «isacas»,

gracieuses tourterelles grisâtres au plumage strié de blanc, et les cardinaux jaunes s'épanouissaient sur les branches d'arbres comme des fleurs vivantes; les pigeons voyageurs traversaient l'espace, tandis que toute la gent emplumée des moineaux, les «chingolos», les «hilgueros» et les «monjitas», se poursuivant à tire-d'aile, remplissaient l'air de cris pétillants.

Jacques Paganel marchait d'admiration en admiration; les interjections sortaient incessamment de ses lèvres, à l'étonnement du patagon, qui trouvait tout naturel qu'il y eût des oiseaux par les airs, des cygnes sur les étangs et de l'herbe dans les prairies. Le savant n'eut pas à regretter sa promenade, ni à se plaindre de sa durée. Il se croyait à peine parti, que le campement des indiens s'offrait à sa vue.

Cette tolderia occupait le fond d'une vallée étranglée entre les contreforts des Andes. Là vivaient, sous des cabanes de branchages, une trentaine d'indigènes nomades paissant de grands troupeaux de vaches laitières, de moutons, de boeufs et de chevaux. Ils allaient ainsi d'un pâturage à un autre, et trouvaient la table toujours servie pour leurs convives à quatre pattes.

Type hybride des races d'Araucans, de Pehuenches et d'Aucas, ces ando-péruviens, de couleur olivâtre, de taille moyenne, de formes massives, au front bas, à la face presque circulaire, aux lèvres minces, aux pommettes saillantes, aux traits efféminés, à la

physionomie froide, n'eussent pas offert aux yeux d'un anthropologiste le caractère des races pures.

C'étaient, en somme, des indigènes peu intéressants.

Mais Glenarvan en voulait à leur troupeau, non à eux. Du moment qu'ils avaient des boeufs et des chevaux, il n'en demandait pas davantage.

Thalcave se chargea de la négociation, qui ne fut pas longue. En échange de sept petits chevaux de race argentine tout harnachés, d'une centaine de livres de charqui ou viande séchée, de quelques mesures de riz et d'outres de cuir pour l'eau, les indiens, à défaut de vin ou de rhum, qu'ils eussent préféré, acceptèrent vingt onces d'or, dont ils connaissaient parfaitement la valeur. Glenarvan voulait acheter un huitième cheval pour le patagon, mais celui-ci lui fit comprendre que c'était inutile.

Ce marché terminé, Glenarvan prit congé de ses nouveaux «fournisseurs», suivant l'expression de Paganel, et il revint au campement en moins d'une demi-heure. Son arrivée fut saluée par des acclamations qu'il voulut bien rapporter à qui de droit, c'est-à-dire aux vivres et aux montures.

Chacun mangea avec appétit. Robert prit quelques aliments; ses forces lui étaient presque entièrement revenues.

La fin de la journée se passa dans un repos complet.

On parla un peu de tout, des chères absentes, du Duncan, du capitaine John Mangles, de son brave équipage, d'Harry Grant, qui n'était pas loin peut-être.

Quant à Paganel, il ne quittait pas l'indien; il se faisait l'ombre de Thalcave. Il ne se sentait pas d'aise de voir un vrai patagon, auprès duquel il eût passé pour un nain, un patagon qui pouvait presque rivaliser avec cet empereur Maximin et ce nègre du Congo vu par le savant Van Der Brock, hauts de huit pieds tous les deux! Puis il assommait le grave indien de phrases espagnoles, et celui-ci se laissait faire. Le géographe étudiait, sans livre cette fois. On l'entendait articuler des mots retentissants à l'aide du gosier, de la langue et des mâchoires.

«Si je n'attrape pas l'accent, répétait-il au major, il ne faudra pas m'en vouloir! Mais qui m'eût dit qu'un jour ce serait un patagon qui m'apprendrait l'espagnol?»